

## Objet d'étude 1<sup>ère</sup> : La littérature d'idées du XVI<sup>ème</sup> siècle au XVIII<sup>ème</sup> siècle

*Montaigne a écrit, dans « Des coches » : « Notre monde vient d'en trouver un autre. »*

*Le confinement a pu être l'occasion de vivre différemment, de s'inventer, de se découvrir et d'apprendre à se connaître différent·e (de ce que nous étions ou vivions auparavant), ou de voir nos proches sous un autre angle, les découvrir, les apprécier voire les aimer autrement.*

**Racontez cette expérience** où vous mêlerez les émotions qui furent les vôtres (votre regard sur le quotidien et les personnes avec lesquelles vous l'avez partagé) aux réflexions que fit naître en vous ce confinement, ce virus, votre regard sur le monde, ce qu'il a pu vous suggérer de changement à accomplir, de nouvelles choses à vivre, à expérimenter une fois la liberté retrouvée etc.

*Votre récit peut se faire indifféremment au passé ou au présent.*

## Ce jeudi soir est un grand soir.

Ce jeudi soir est un grand soir. Ma petite sœur saute partout dans la maison en criant qu'elle le savait, et qu'elle déteste l'école, et nos parents, perdus, se demandent comment nous allons faire. Moi, je me contente de fixer le poste de télévision sans rien dire. Le Président vient d'annoncer le confinement. Lundi, nous n'irons pas à l'école, ni mardi, ni la semaine d'après, et qui sait combien de temps cela va durer ?

Toute la soirée, je suis restée devant la fenêtre. J'avais envie de voir du monde, moi qui demandais constamment à être seule. La nuit tombait doucement, et plein de questions sans réponse m'assaillaient. En regardant au-dehors, jusqu'à ce qu'il fasse si noir que je pus me voir dans le reflet de la vitre, je me demandais, entre autres :

“ Pourquoi la vie se met-elle à ressembler à un mauvais film de science-fiction ? ”

“ L'État peut-il être poursuivi en justice pour avoir donné un ordre de séquestration à l'échelle nationale ? ”

Je ne le savais pas encore, mais je ne reverrais plus personne, mis à part ma famille, avant plusieurs mois. L'homme est un animal social, et il est borné à ce qu'il veut bien voir et considérer, à tel point que mes amis ne m'ont manqué que quand ils m'ont été retirés.

Cela fait maintenant trois semaines que nous sommes confinés. J'ai l'extrême chance d'avoir une maison à la campagne, et je la mesure quand je réalise que personne ne vient voir si nous nous aventurons à plus de cent kilomètres de la maison. Nous sommes si reculés que personne n'applaudit le personnel soignant à vingt heures. Là-bas, nous sommes coupés du monde, et toute une semaine durant, je me suis sentie comme une vieille et sage ermite, dont le monde avait plus à apprendre qu'elle du monde : j'ai compris progressivement cette sensation de paix intérieure, paradoxalement à la paix internationale, puisqu'il paraît que nous sommes en guerre. Maman s'est tournée vers l'industrie des images drôles, au vu de la quantité qu'elle en reçoit et envoie à tous ses contacts. Papa, à tous les repas, nous fait un résumé de ce qu'il a lu comme actualités sur le coronavirus. C'est probablement pour cela que je me sentais personnellement concernée dans la recherche d'un vaccin, l'espoir du monde entier. Je sentais résonner dans ma tête tous les cris des malades, tous les cris des soignants, si bien que j'ai dû me couper des médias quelque temps.

J'ai commencé un herbier, pour éviter de m'ennuyer, mais je n'y ai mis que deux plantes, du thym et un bouton d'or, trouvés dans un champ près de la maison, avant de tomber endormie et de faire une nuit de douze heures sans interruption. Je me suis mise au japonais, mais les cours en ligne n'ont pas pu me faire rentrer dans la tête les trois alphabets de cette noble langue. Toute cette histoire était très vite devenue un concours de productivité, et j'ai décidé de me concentrer sur ce qui m'importait réellement. C'est le 12 avril, vers dix-huit heures, que j'ai pris mon premier bain de l'année (avant, je prenais des

douches). En culpabilisant pour la planète, j'en suis tout de même ressortie détendue, comme si j'avais fait quelque chose de bien.

Les choses sont devenues " carrément bizarres " comme dirait ma sœur, quand maman se désinfectait entièrement en revenant des courses et nous faisait un rapport détaillé sur la situation, au-dehors. À ce qu'elle nous disait, dans les magasins il n'y avait plus de gel hydroalcoolique (sans parler des masques) et les gens se toisaient froidement quand il ne restait plus qu'un article pour deux. On s'attendait presque, à chaque instant, à voir une foule de zombies parvenir à notre porte d'entrée à la recherche de nos cerveaux. Après cela, je suis retournée travailler, en méditant sur ce que la société était devenue : l'économie était en train de s'effondrer parce que les gens n'achetaient que ce dont ils avaient réellement besoin : des pâtes et du papier-toilette.

À un mois de confinement, je n'avais pas vu les jours passer, mais je commençais à me sentir emmurée dans ma chambre, dont je ne sortais que pour m'alimenter. Comble de la malchance, maintenant qu'il nous était défendu de sortir, il faisait très beau dehors. Les allers-retours entre mon lit et mon bureau, le matin et le soir, constituaient le seul exercice dont bénéficiait mon corps. En outre, une multitude de petits boutons se mettaient à parsemer mon visage, me faisant ressembler à un ciel nocturne dans l'hémisphère sud, ce à quoi je répondais que ce n'était pas ma faute. Et puis, qui pourrait les voir, à part moi et les seules personnes au monde qui m'acceptent telle que je suis ?

J'ai commencé à faire une liste des choses que je ferais si je réchappais vivante de cette épreuve : car assurément, c'était une épreuve que la planète nous imposait, en réponse à toutes les méchantes choses que nous lui avons faites. Simplement, je n'aurais jamais imaginé combiner toutes les épreuves possibles : nous avons le bac, nous avons la réforme, nous avons une pandémie. Je ne voyais rien de pire qu'une pandémie pour ruiner un baccalauréat, mais si j'avais creusé ne serait-ce qu'un peu, j'aurais découvert qu'un astéroïde impactant la Terre aurait été plus rapide et plus efficace. Encore aujourd'hui, je n'exclus pas cette possibilité, et après en avoir discuté avec mes amis, successivement sur Google Meets, Skype et Zoom, nous nous sommes mis à nous surnommer " les survivants ", avec une fierté non feinte.

Les jours continuaient de passer, et ma mère rôdait dans la maison comme un lion en cage, en disant que lorsque tout serait fini, elle nous emmènerait au Canada, en Indonésie, au Botswana. Je rêvais moi aussi de nouveaux paysages et ma petite sœur était plus surexcitée que jamais : trois fois par jour, à des heures variables, elle venait me voir, me secouait comme un prunier en disant qu'elle n'en pouvait plus, puis inspirait profondément et repartait comme elle était venue.

Ma routine était complètement brisée, comme un pantin dont je ne tenais plus les fils, et je me suis mise à me coucher à des heures dont j'ignorais jusqu'ici l'existence. J'ai lu, en trois jours, cinq livres d'affilée et je ne me suis pas sentie mieux, chose rare. Je ne savais plus vraiment quoi faire, hormis de travailler sans interruption, pour me donner une contenance, une raison de vivre : mon quotidien était rythmé par les repas, qui eux-mêmes étaient rythmés par le travail de chacun. Nous avons, tous les quatre, notre propre endroit où travailler, et en fermant les yeux depuis le mien, je m'imaginai où étaient les autres : nous étions comme les quatre points cardinaux. Je me sentais m'enfoncer dans quelque chose d'absurde, sans pouvoir y faire quoi que ce soit, et cela m'attristait lorsque j'y pensais, parce que si j'y pensais, le monde entier le pouvait, et le monde entier était probablement triste comme moi.

Un jour dont la date m'est confuse, alors que quelques nuages filaient à l'horizon sans savoir où aller, maman nous a dit que nous irions au centre commercial. Ma sœur s'est mise à sauter partout, et je me suis mise à m'inquiéter : il suffisait d'une fois, et nous serions tous contaminés. En arrivant devant le Polygone, il y avait des tentes blanches, sous lesquelles il fallait passer, pour parvenir à l'intérieur. Nous avons fait le pèlerinage habituel que la société de consommation nous a dicté : les magasins de mode, les magasins de jeux-vidéos, Nature et Découvertes, la pharmacie, et enfin ces petites boutiques qui vendent des objets censés vous simplifier la vie, mais sans lesquels on vivait très bien jusqu'à maintenant. Au sol à tous les étages, il y avait des flèches pour nous indiquer le chemin (il était défendu de se croiser en sens inverse). Tout en marchant, je me suis sentie faire partie d'une énorme entité, qui marchait là où on voulait bien qu'elle marche, et cela m'a rendue malade : les décisions prises pendant la crise allaient au-delà des libertés fondamentales (la preuve, il m'était défendu d'aller où je voulais), en serait-il de même pour toutes les crises à venir ?

Alors que le confinement est pratiquement fini, et tout bien considéré, je me suis sommée de profiter de ce que je possède déjà. Les choses intangibles comme l'amitié ou la confiance se doivent d'être entretenues, même à distance. Dans la difficulté, il faut savoir compter sur ceux qui nous sont chers : la présence de ma famille est l'unique raison pour laquelle je ne suis pas devenue folle. À présent, j'attends avec impatience les vacances, et avec détermination la prochaine crise.

**Emma GALAS-MAIRE**